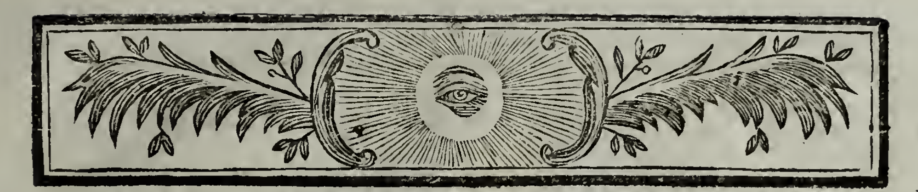


DÉCRET

DE LA

CONVENTION NATIONALE,

Du 23 Février 1793, l'an second de la République françoise.

Lu au Directoire du Département des Vosges, & consigné sur ses registres le 3 mars suivant.

Qui ordonne l'impression en cahier et en placards, la publication & l'affiche de l'Adresse au Peuple.

LA CONVENTION NATIONALE, après avoir entendu la lecture d'un projet d'adresse aux François, l'adopte, en ordonne l'impression en cahier et en placards; elle décrète qu'elle sera envoyée par des courriers extraordinaires, en même-temps que les loix sur l'organisation de l'armée et sur le recrutement, et imprimée en tête de ces loix, aux départemens, aux districts, aux municipalités, aux armées et aux sociétés populaires; qu'elle sera affichée et lue publiquement le jour de la réunion des citoyens pour le complément des armées. La Convention nationale charge en outre les départemens de faire traduire cette adresse dans les différens idiômes usités dans leur arrondissement.

Suit la teneur de cette Adresse.

LA CONVENTION NATIONALE AU PEUPLE FRANÇOIS.

FRANÇOIS,

TEL est le malheur d'un peuple qui s'est donné des rois ; qu'il ne peut en secouer le joug sans entrer en guerre avec les tyrans étrangers.

A peine vous proclamâtes votre souveraineté, que l'empereur et le roi de Prusse armèrent contre vous. Aujourd'hui que vous avez proclamé la république, tous les despotes ont résolu votre ruine. Ceux qui ne vous ont pas déjà forcés à la guerre, ne temporisent peut-être que pour mieux vous tromper ; et il n'est que trop vrai que la France libre doit lutter seule contre l'Europe esclave. Hé bien ! la France triomphera, si sa volonté est ferme et constante. Les peuples sont plus forts que les armées : ceux qui combattirent pour établir leur indépendance, furent toujours vainqueurs. Rappelez-vous les révolutions de la Suisse, de la Hollande, des États-unis.

Les nations libres trouvent des ressources dans les plus grandes extrémités. Rome, réduite au capitole, ne s'en relève que plus terrible : voyez ce que vous avez fait vous-mêmes lorsque les Prussiens ont souillé votre territoire : toujours l'enthousiasme de la liberté triomphe du nombre ; la fortune sourit à l'audace, et la victoire au courage. Nous en appelons à vous, vainqueurs de *Marathon*, *de Salamine et de Gemmappe.* République naissante, voilà tes modèles et le présage de tes succès. Tu étois réservée à donner à l'univers le spectacle le plus étonnant. Jamais cause pareille n'agita les hommes et fut portée au tribunal de la guerre. Il ne s'agit pas de l'intérêt d'un jour, mais de celui des siècles. . . . de la liberté d'un peuple, mais de celle de tous. . . .



François, que la grandeur de ces idées enflamme ton courage. Écrase tous les tyrans plutôt que de redevenir esclave. Esclave. . . . . ! Quoi ! des rois nouveaux s'engraisseroient encore de ton or, de tes sueurs et de ton sang. . . . ! Des parlemens impitoyables disposeroient à leur gré de ta fortune et de ta vie. . . . ! Un clergé fanatique décimeroit de nouveau tes moissons. . . . ! Une noblesse insolente te fouleroit encore du pied de l'orgueil. . . . ! L'égalité sainte, la liberté sacrée, conquises par tant d'efforts, te seroient ravies. . . . ! Ce bel empire, héritage de tes ancêtres, seroit démembré ! Quoi ! plus de patrie ! plus de François. . . . ! Et la génération présente seroit destinée à ce comble d'ignominie ! Elle auroit à rougir aux yeux de l'Europe et de la postérité. . . . ! Non : nous disparoîtrons de la terre, ou nous y resterons François et indépendans. Allons. . . . ! que tout les vrais républicains s'arment pour la patrie; que le fer et l'airain se changent en foudres de guerre, et nos forêts en vaisseaux; que la France, comme on l'a dit, *ne soit qu'un camp, et la nation une armée.* Que l'artisan quitte son atelier; que le commerçant suspende ses spéculations : il est plus pressant d'acquérir la liberté que les richesses. Que les campagnes ne retiennent que les bras qui leur sont nécessaires : avant d'améliorer nos champs, il faut les affranchir; que ceux qui ont quitté leurs drapeaux rougissent de laisser flétrir leurs lauriers; que le jeune homme sur-tout vole à la défense de la république : il est juste qu'il combatte avant le père de famille.

Et vous, mères tendres, épouses sensibles, jeunes Françoises, loin de retenir dans vos bras les citoyens qui vous sont chers, excitez-les à voler à la victoire : ce n'est plus pour un despote qu'ils vont combattre, c'est pour vous, vos enfans, vos foyers. . . . Au lieu de pleurer sur leur départ, entonnez, comme les Spartiates, des chants d'alégresse; et en attendant leur retour, que vos mains leur préparent des vêtemens et leur tressent des couronnes.

Amour de la patrie, de la liberté de la gloire, passions

conservatrices des républiques, sources d'héroïsme et de vertus, embrasez les ames . . . ! Jurons tous, sur le tombeau de nos pères et le berceau de nos enfans; jurons par les victimes du 10 août, par les ossemens de nos frères encore épars dans les campagnes, que nous les vengerons, ou que nous mourrons comme eux.

Quant à vous, hommes opulens, qui, plus égoïstes que républicains, ne soupirez qu'après le repos, pour obtenir bientôt la paix, aidez-nous à vaincre. Si, amollis par l'oisiveté, vous ne pouvez supporter les fatigues de la guerre, ouvrez vos trésors à l'indigence, et présentez des défenseurs qui vous suppléent. Tandis que vos frères triomphoient dans la Belgique et aux Alpes, qu'aux prises avec les frimats, la faim et la mort, ils gravissoient des montagnes, escaladoient des remparts, vous dormiez dans les bras de la mollesse; et vous refuseriez des secours pécuniaires? L'or est-il donc plus précieux que le sang . . . ! Si votre civisme ne vous engage pas à des sacrifices, que votre intérêt du moins vous y force. Songez que vos propriétés et votre sûreté dépendent des succès de la guerre. La liberté ne peut périr sans que la fortune publique soit anéantie et la France bouleversée. Si l'ennemi triomphe, malheur à ceux qui auront des torts envers la patrie. Riches, remplissez vos devoirs envers elle, si vous voulez qu'elle soit généreuse envers vous. Trop souvent on n'est victime que parce qu'on a refusé d'être juste. Quelles que soient vos opinions, notre cause est commune : nous sommes tous passagers sur le vaisseau de la révolution; il est lancé : il faut qu'il aborde ou qu'il se brise. Nul ne trouvera de planche dans le naufrage. Il n'est qu'un moyen de nous sauver tous; il faut que la masse entière des citoyens forme un colosse puissant, qui, debout devant les nations, saisisse d'un bras exterminateur le glaive national, et le promenant sur la terre et les mers, renverse les armées et les flottes.

Sociétés populaires, remparts de la révolution, vous qui enfantâtes la liberté et qui veillez sur son berceau, créez-lui des défenseurs; par vos discours, vos exemples, imprimez

un grand mouvement, et élevez les ames au plus haut degré d'enthousiasme.

Guerriers, qui, à la voix de la patrie, allez vous rendre dans les camps, nous ne chercherons point à exciter votre courage. François et républicains, vous êtes pleins d'honneur et de bravoure; mais nous vous recommandons, au nom du salut public, l'obéissance à vos chefs et l'exacte discipline. Sans discipline, point d'armée, point de succès; sans elle le courage est inutile et le nombre impuissant: elle supplée à tout, et rien ne la supplée.

Vous, vainqueurs de *Valmy*, de *Spire* et *d'Argonne*, laisserez-vous périr une patrie que vous avez une fois sauvée! non: vous les vainquerez ces nouvelles phalanges que vomit le Nord; et l'Anglois aussi sera vaincu sur l'élément, théâtre de sa puissance. Qu'ils volent sur les vaisseaux de la république, nos braves marins. L'armée navale, aussi brûlante de patriotisme que l'armée de terre, doit marcher comme elle de victoire en victoire. Débarrassée d'une vile noblesse, elle est invincible. Marine commerçante, sous le règne du despotisme qui t'abreuvoit d'humiliations, tu enfantas *Jean-Bart*, *Duquesne*, *Dugai-Trouin*; que ne feras-tu pas sous le règne de l'égalité? ne Norne plus les combats de mer à l'explosion du canon: l'homme libre qu'on attaque, doit se battre avec rage. Nos grenadiers enlèvent les batteries avec la baïonnette; on a vu de nos hussards combattre à cheval sur des remparts, toi, tente des abordages, la hache à la main; qu'ils tombent sous tes coups, ces fiers insulaires, despotes de l'Océan.

Matelots, soldats, qu'une émulation salutaire vous anime, et que des succès égaux vous couronnent. Si vous êtes vaincus, la France devient la risée des nations et la proie des tyrans. Voyez ces féroces vainqueurs se précipiter sur elle. ils outragent, ... ils dévastent, ... ils égorgent. . . ils ne trouvent pas assez de victimes pour assouvir les mânes de *Capet*. . . . : A la lueur de Paris incendié, regardez ces échafauds dressés par la vengeance, et où des bourreaux traînent vos amis et vos frères. . . . Votre défaite couvre la

terre de deuil et de larmes. La liberté fuit ces tristes contrées, et avec elle s'évanouit l'espérance du genre humain. Long-temps après que vous ne serez plus, des malheureux viendront agiter leurs chaînes sur vos tombeaux, et insulter à votre cendre. Mais si vous êtes vainqueurs, c'en est fait des tyrans; les peuples s'embrassent, et honteux de leur longue erreur, ils éteignent à jamais le flambleau de la guerre: on vous proclame les sauveurs de la patrie, les fondateurs de la république, les régénérateurs de l'univers; la nation qui vous doit tout, vous comble de bienfaits.

Et vous, qui mourrez au champ d'honneur, rien n'égalera votre gloire. La patrie reconnoissante prendra soin de vos familles, burinera vos noms sur l'airain, les creusera dans le marbre; ou plutôt, ils demeureront gravés sur le frontispice du grand édifice de la liberté du monde. Les générations, en les lisant, diront: « Les voilà, ces héros François qui brisèrent les chaînes de l'espèce humaine, et qui s'occupoient de notre bonheur lorsque nous n'existions pas.... »

Heureuse France, telles sont les hautes destinées qui s'ouvrent devant toi. Loin de t'étonner de leur grandeur, parcours-les avec héroïsme. Que l'histoire ne trouve dans ses fastes rien qui ne ressemble à tes triomphes. Efface tout-à-coup la gloire des républiques de la Grèce et de Rome. Fais plus en une année, sous le règne de la liberté, que tu n'as fait en quatorze siècles sous le règne des rois. Que l'étranger ne parle de ta république qu'avec admiration, et d'un citoyen François qu'avec respect.

Pour nous, fermes à notre poste, nous promettons de donner l'exemple du civisme, du courage, du dévouement. Nous imiterons, s'il se faut, ces sénateurs Romains qui attendirent la mort sur leurs chaises curules. On vous dit que nous sommes divisés: gardez-vous de le croire. Si nos opinions diffèrent, nos sentimens sont les mêmes. En variant sur les moyens, nous tendons au même but. Nos délibérations sont bruyantes: eh! comment ne pas s'animer en discutant d'aussi grands intérêts? C'est la passion du bien qui nous agite à ce

point; mais une fois le décret, le bruit finit, et la loi reste.

Peuple, compte sur tes représentans. Quels que soient les évènemens, ils lutteront avec force contre la fortune et les hommes; jamais ils ne transigeront en ton nom avec la tyrannie. Lorsque nous avons été constitués en Convention, nous avons cru entendre la voix de la patrie qui nous crioit : " Va, et rends-moi libre ; assure mon bon-
" heur futur, même aux dépens de ma tranquillité présente.
" Si pour cesser d'être esclave il faut vaincre l'Europe, fais-
" moi lutter contre elle; et sur-tout quels que soient mes
" dépenses, mes fatigues, mes périls , ne me donne une
" paix definitive, qu'avec une entière indépendance. "

O Patrie ! nous avons prêté l'oreille à ce sublime langage; il reste empreint dans nos cœurs; il servira de règle à notre conduite, tu seras sauvée.

Collationné à l'original, par nous président et secrétaires de la Convention nationale. A Paris, ce 25 février mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an second de la république Françoise. *Signé* DUBOIS-CRANCÉ, *président*; PRIEUR de la Marne, P. CHOUDIEU, LECOINTE-PUYRAVEAU, MALARMÉ, L. J. CHARLIER, J. JULIEN, de Toulouse, secrétaires

AU NOM DE LA RÉPUBLIQUE, le Conseil exécutif provisoire, mande et ordonne à tous les Corps administratifs et Tribunaux, que la présente Loi ils fassent consigner dans leurs registres, lire, publier, et afficher, et exécuter dans leurs départemens et ressorts respectifs. En foi de quoi nous y avons apposé notre signature et le Sceau de la république. A Paris, le 26 du mois de févrer mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an second de la république. *Signé* GARAT, président du Conseil exécutif provisoire. *Contresigné* GARAT. Et scellée du sceau de la République.

Certifié conforme à l'original.

Signé GARAT, ministre de la justice.

Vu le présent décret timbré du Sceau de la République, et certifié par la signature du Ministre de la Justice; le DIRECTOIRE du DEPARTEMENT des Vosges, sur les réquisitions du Procureur-général-syndic, en a fait donner lecture, et a arrêté qu'il sera consigné sur ses registres, réimprimé et envoyé aux Administrations des Districts du ressort, pour y être lu, consigné sur leurs registres, publié et affiché, à leur diligence, dans les lieux de leur établissement, et l'exemplaire certifié par l'Administration du Département, déposé en leurs archives; que des exemplaires du même décret, certifiés par les Administrations des Districts, seront adressés par elles aux Municipalités de leurs arrondissemens respectifs, où ils seront publiés et affichés, déposés aux greffes des mêmes Municipalités, et en outre lus publiquement dans celles des campagnes, *à l'Eglise, à la Messe Paroissiale;* de quoi il sera dressé des procès-verbaux, et les Municipalités certifieront du tout les Administrations des Districts, dans la huitaine, et celles-ci le Directoire du Département dans la quinzaine.

Fait au Directoire, à Epinal, le 3 mars 1793, l'an second de la République françoise.

Signés, DUBOIS, procureur-général-syndic; Benoist, Vice-Président, et DENIS, Secrétaire-général.

PAR LE DIRECTOIRE,

Signé, DENIS, Secrétaire-général.

Certifié conforme à l'exemplaire attesté par le Directoire du Département.

Fait au Directoire du District de

le 179

A ÉPINAL,

Chez *HÆNER*, Imprimeur du Département des Vosges.